

**SOUS LES DECOMBRES**

**Extrait**

**Denis Rudler**

*Le Petit Montmartre*

Hier, les bulldozers ont arraché les façades des maisons sur une cinquantaine de mètres, précipitant dans le vide les toitures et les étages qui se sont effondrés les uns sur les autres pour former une masse de décombres empoussiérées d'où émergeaient des portes, des fenêtres, des poutres, des cloisons, des morceaux de planchers. Quand la poussière s'est dissipée, ne restaient plus que des pans de murs où s'accrochaient des poutres fracassées, des conduits de cheminées éventrés, des tuyauteries arrachées, des fils électriques. Les entrailles des maisons qu'on ne voit jamais, cette pitié de la misère qui se cache à l'intérieur des taudis, étaient à nu. Et à chaque étage, des papiers peints déchirés, parfois de la peinture, un calendrier, une photo, une image, maigres indices de vies envolées. Cette rue était l'une des plus anciennes, une des plus dégradées.

Le lendemain, une pelleteuse au bras immensément long gratte tout ce qui tient aux murs. Dans la nuit, des inconnus mettent le feu à un tas de planches et de poutres que les démolisseurs ont entassées à l'écart des gravats. La fumée se répand dans le quartier, l'odeur de plâtre brûlé pénètre partout. Les pompiers arrivent et passent la nuit éteindre le feu. Au matin, il ne reste plus que des tas de gravats fumant et puant.

Pour les habitants qui vivent dans des maisons qui ne seront pas démolies, la vie quotidienne est un supplice. Toutes les boutiques proches, épiceries, boulangeries, charcuteries ou crémeries ont fermé. Il faut aller faire ses courses « en ville ». C'est à une quinzaine de minutes, mais pour certains, c'est se rendre dans un autre monde. En plus, il faut prévoir son itinéraire en fonction du déroulement des travaux. Josiane Meyer qui effectuait autrefois ses courses en un quart d'heure (on ne compte pas le temps passé à discuter) y consacre désormais trois fois plus de temps (même remarque que précédemment). Elle a vu se vider de leurs habitants les rues où elle passait habituellement. La vie s'en est allée lentement. Puis, soudain, il n'est resté que des portes closes, des rideaux tirés, des volets fermés. C'était comme si la guerre avait repris et que les habitants s'étaient réfugiés dans les caves. Petit à petit, des rues entières se sont remplies de fantômes, les siens, que soixante années d'une vie passée dans le quartier ont entassés dans sa mémoire.

Parfois, en marchant le long d'un trottoir, il lui semble qu'on l'interpelle. Elle s'arrête, se tourne. C'est la mercière à l'entrée de son magasin, elle lui fait signe, elle a reçu le fil qu'elle lui a commandé. Elle traverse la rue et découvre que les volets de la boutique sont tirés. Personne ne l'attend. La mercière est décédée il y a cinq ou six ans. Qui se serait risqué à reprendre une affaire sachant que planaient des menaces de démolition sur le quartier ? Il lui arrive d'entendre des voix, de ces voix familières qui habitent le temps et l'espace. Mais l'espace est vide et le temps s'est dilaté en une longue traîne visqueuse où tout se confond. Ici,

s'entremêlent des odeurs de poissons et de pain frais. Plus loin, ce sont des effluves de couscous puis de vernis ou de lasures. Et toujours, des ombres qui fuient la lumière pourtant faible en cette période de l'année.

Une porte est restée ouverte. Elle s'arrête, tend l'oreille. Lui parviennent les voix de jeunes enfants qui jouent dans une cour intérieure. Des cris s'élèvent dans les étages. On se chamaille, on s'insulte, on se maudit pour un rien, un mot de travers, une poubelle oublié dans l'escalier, l'entretien des toilettes collectives. Alors, elle soulève les épaules et s'empresse de rejoindre la petite place autour de laquelle perdure un semblant de vie commune.

Il a neigé. Les tas de gravats ressemblent à des tumulus funéraires perdus dans les entrailles d'une cité maudite. Une épaisse couche de sucre blanc s'est accumulée sur les charpentes mises à nues après que des récupérateurs nocturnes ont enlevé les tuiles. Des façades désormais exposées au souffle de la tempête sont plâtrées de blanc. Il règne un silence paisible, troublé par les cris de quelques grands corbeaux qui s'agitent très haut dans le ciel. Le bulldozer dort sous la neige. Des démolisseurs, pas de trace. Un chasse-neige est passé avant le lever du jour et a repoussé la neige sur les trottoirs. Les piétons se déplacent au milieu de la rue, les rares voitures roulent au pas quand elles ne s'enlisent pas dans les tas de neige. En ouvrant ses volets, Josiane Meyer a poussé un « oh ! » jubilatoire. Rien ne laissait prévoir cette chute de neige, pas même ses articulations douloureuses. Le temps est loin où des cortèges de luges dévalaient la pente sans s'inquiéter des voitures ni des piétons qui montaient ou descendaient en s'efforçant de garder leur équilibre. Bien des choses ont disparu, d'autres encore disparaîtront et viendra le jour où personne ne se souviendra plus de la vie qui animait ses rues, ses trottoirs et ses maisons.

Elle a gardé une canne à bout pointu pour se déplacer en hiver quand la neige recouvre les pavés. Elle possède également des crampons qui se fixent sur l'avant des chaussures quand le verglas s'étend en une mince couche sur les pavés. Snow-boots aux pieds, elle descend prudemment. Il lui est arrivé de se retrouver sur les fesses. Le plus dur n'est pas de tomber mais de se relever. Seule, elle n'y arrive pas et, comme il passe peu de monde, elle craint de rester bloquée, assise dans le froid et l'humidité. Elle rejoint lentement et sans difficulté la rue qui descend en pente douce vers la ville, la vraie. Le regard fixé devant elle, concentrée sur sa marche, elle oublie tout ce qui, habituellement, attire son attention. La neige semble avoir absorbé les moindres frémissements, les petites vibrations, les tremblements de lumière dans lesquels s'immiscent et se faufilent les âmes mortes et les ombres indiscretes. Les voix muettes se sont tues, elles aussi. Une voiture klaxonne derrière elle. Elle essaie de s'écarter, mais la neige l'en empêche. On klaxonne encore. Elle lève un bras et tend son majeur vers le ciel. La voiture est si proche qu'elle sent le pare-chocs contre ses mollets. Et puis, arrive un arabe, sorti de nulle part, emmitouflé dans une écharpe de laine, un bonnet enfoncé sur la tête qui la prend par le bras et l'aide à regagner le trottoir. Un immigré. Oui, il y en a encore. Ils logent elle ne sait où, dans des maisons vides, dans des caves, dans des coins et des recoins. Leur présence la rassure. La voiture passe, elle brandit sa canne, se retient. L'inconnu a disparu.

Plus loin, à l'entrée du quartier, les riverains ont dégagé les trottoirs. Elle s'arrête devant la vitrine d'un antiquaire. Une poupée lui tend les bras. C'est une poupée joufflue, au petit nez pointu, yeux verts, lèvres légèrement entrouvertes, longs cheveux blonds. Elle porte une robe blanche au tissu fripé avec des liserés bleus. C'est elle, c'est sa poupée. Elle entre, en demande le prix. On lui annonce un prix abominable. Il lui faudrait donc payer pour recouvrer son bien ? L'antiquaire essaie de lui faire entendre raison, elle se fâche. Il menace d'appeler la police, alors elle se calme. Elle lui demande l'autorisation de la tenir dans ses bras. Il refuse et se contente de la lui montrer de près. C'est elle, elle en est certaine. Ses yeux se mouillent de larmes. Elle a honte, se détourne et sort.

Après avoir acheté deux tranches de jambon, un steak haché, deux poireaux, une livre de pommes de terre, un demi-litre de lait, un camembert et une boîte de haricots verts, elle rentre. Elle s'engage le long de la basilique dans une ruelle oubliée par le chasse-neige. Elle patauge dans la neige tassée par le passage de quelques piétons. Elle pénètre ensuite dans une rue transversale dégagée bien que désormais quasiment vide d'habitants. Il y a des années qu'elle n'a pas emprunté cette rue, trop de souvenirs, trop de mélancolie. Elle arrive à hauteur d'un café-bar et s'arrête. L'enseigne est à peine lisible : *Au P'tit Montmartre*. Autrefois, le fond de l'enseigne était rouge. Désormais, il est gris, sale, on devine quelques traces rougeâtres. Les barres de fer qui retiennent les volets sont rouillés. Le bois lessivé, décapé par les intempéries, est à nu. Le bistrot a fermé bien avant les menaces de démolition, puis il est tombé dans l'oubli. La porte est légèrement entrouverte. Elle pousse le battant, la porte résiste. Elle insiste, elle s'ouvre. A l'intérieur règne un silence glacé. Elle attend que ses yeux s'habituent à la pénombre. Il n'y a pas de détritrus ni déchets humains, rien que de la poussière et quelques vieux papiers qui traînent sur le sol. Le bar n'a pas bougé, massif, impérial. Le zinc a disparu, la robinetterie aussi. La caisse enregistreuse a laissé une empreinte claire. Les étagères sur lesquelles reposaient les bouteilles et les verres ont été enlevées. Derrière le bar, il reste un miroir miraculeusement épargné, elle y aperçoit sa silhouette, floue, légèrement penchée. Sur la droite, collée au mur, une affiche décolorée sur laquelle on devine une jeune femme blonde levant un verre de bière à la cantonade.

Elle s'avance. Le plancher craque. Les miroirs fixés sur le mur, à gauche, sont lacérés par de grandes brisures empoussiérées. La lumière s'y perd. Son ombre avance lentement. Les miroirs n'ont pas de mémoire. Les images feignent la réalité puis disparaissent. De ce côté-ci, il y avait une banquette en cuir rouge. Les hommes y serraient les femmes, les prenaient sur leurs genoux, relevaient les robes au-dessus des cuisses et tentaient des caresses qu'elles repoussaient par des protestations faussement impudiques. La porte qui mène à la cuisine a été arrachée. C'est un trou noir, elle n'ose pas s'en approcher. Sur le côté, une autre porte qui menait aux chambres est barricadée par des planches. Il y a ici beaucoup de fantômes blottis dans les angles morts et derrière le bar. Son métier, elle l'a appris dans cette salle. Il fallait gagner sa vie. Entre les ménages chez les bourgeois, les petits boulots au marché et le service au bar, elle avait fini par choisir ce dernier. Elle ne le regrette pas. Il y avait beaucoup d'hommes seuls, des

militaires, des travailleurs à la recherche d'un peu de tendresse et parfois plus. Certains y laissaient leur solde ou leur paie. D'autres s'échauffaient, menaçaient, gesticulaient. Elle ne cédait jamais. Elle n'avait pas peur des hommes. Et puis la guerre était arrivée.

Les militaires français avaient disparu, d'autres étaient apparus qui réservaient le bar pour une soirée et faisaient fuir les clients. L'un d'eux, un officier qui connaissait quelques mots de français, s'était entiché d'elle. Mais elle restait distante. Et plus elle était distante, plus il inventait de nouveaux stratagèmes. Le matin, il montait en direction de la citadelle à bord d'un de ces véhicules auxquels les ingénieurs allemands avait donné un museau en forme de plan incliné sur lequel était fixée une roue de secours, sans doute pour qu'on ne le confonde pas avec une caisse à savon. Il klaxonnait en passant et cela l'exaspérait. Autour, on observait, on jasait, parce qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Puis des cadeaux étaient arrivés. De la nourriture, des fleurs, des vêtements, des bijoux. Elle refusait tout. Les livreurs avaient ordre de laisser les colis sur place. Elle les entassa dans un placard. La nourriture fut distribuée aux familles les plus pauvres et le reste donné aux œuvres catholiques. La Résistance eut vent de cette histoire. De cet officier amoureux, on pouvait soutirer des informations qui ne manqueraient pas d'intéresser les groupes d'action et les alliés. On l'approcha. Elle refusa de s'engager. Il n'était pas question pour elle d'utiliser les sentiments d'un homme à son égard, partagés ou non, pour jouer les Mata-Hari, fusse pour la bonne cause. Des bruits coururent sur sa relation avec l'officier. L'affaire aurait pu mal tourner, mais l'officier partit soudainement ainsi que les soldats qui l'accompagnaient. Expédiés sur le front russe.

Longtemps, elle pensa à cet homme, toujours raide dans son uniforme, qui l'avait approchée avec des méthodes d'un autre temps. Un soir, peu avant qu'il ne quitte la ville, il était venu en civil au bar. Seul. Il s'était assis à une table et il l'avait invitée à le rejoindre. C'était son boulot d'hôtesse, boire peu et faire consommer. Deux hommes accoudés au bar suivaient la scène avec attention, ceux-là haïssaient les fritz. Mais ils en furent pour leurs frais, car le fridolin ne dit presque rien de la soirée. Il avait soupiré souvent, l'avait regardée, avait exprimé ses regrets, s'était excusé. Il avait ouvert son portefeuille et lui avait montré en silence les photos de ses enfants, de sa femme et de ses parents. Finalement, il l'avait remerciée pour cette « agréable » soirée, l'avait saluée et il était parti en chancelant car il avait beaucoup bu. Personne n'avait répondu à son salut. Longtemps, elle avait vécu avec d'étranges réminiscences pareilles à de lointains éclats de lumière sur une plaine inondée comme si le désir de cet homme n'en finissait pas d'expirer. Il avait éveillé en elle un curieux sentiment de compassion et d'absurdité. Un jour, peut-être, les hommes remiseront leur orgueil dans les oubliettes de l'histoire et les amoureux s'affranchiront des frontières et des passions identitaires.

Elle repart comme elle est venue, sur la pointe des pieds pour ne pas troubler le sommeil des fantômes. Ici, maintenant, il y a plus de morts qui regardent les vivants que de vivants qui regardent les vivants. Au moment de franchir le seuil du café, s'élève un air d'accordéon à peine perceptible comme s'il

arrivait d'un temps et d'un monde si ancien qu'elle est certainement la dernière à en percevoir les douces et joyeuses harmonies. Les fêtes s'émeussent dans la mémoire des survivants. Ils ont dansé, ils ont chanté, ils ont aimé. Ils se sont tus. Elle reprend sa marche dans la neige. Il y eut d'autres hommes dans sa vie, trois ou quatre, elle ne sait plus. D'ailleurs, elle ne fera pas l'effort de compter. Ils sont passés vite et ne lui ont pas laissé de bons souvenirs. Elle a aimé vivre dans une relative solitude. Tant qu'elle pourra marcher et passer l'hiver et s'asseoir au printemps sous les marronniers, sur la petite place, en face de chez elle, ça ira.

*Le transfèrement*

Une escouade de gamins aux guibolles maigrelettes, à la gouaille colorée, toujours moqueurs, rarement satisfaits, s'agite sur les pavés disjoints face à l'entrée d'une maison grise et vétuste. Cette marmaille papillonne autour de deux malabars à la poitrine plus grassouillette que musclée, torses nus dans leurs salopettes crasseuses, mines cramoisies, fronts ruisselant de transpiration. Ils portent un fauteuil de style voltaire, usé aux coutures et aux entournures. Sur le fauteuil, attachée par une corde qui lui passe sous les aisselles, une femme d'un volume considérable, impotente par entêtement, obèse par paresse ou habitude. Son visage, à l'ombre d'un chapeau invraisemblable sur lequel ont niché plusieurs générations de moineaux, est blanc et mou comme une pâte flasque. On n'en voit ni le nez, ni les yeux. Elle est vêtue de noir, tout de noir. Malgré la chaleur, on lui a passé un châle autour du cou et enfilé un manteau qui la boudine sur tout le corps. Il y reste un seul bouton vaillant fermé sous la poitrine qui déborde par en-dessus.

Ils déposent le fauteuil sur le trottoir très inégalement défoncé. La vieille se retrouve dans une position instable, prête à verser sur les pavés. Et les gosses se faufilent partout, dans les pieds, sous le fauteuil, sur la vieille. Les malabars chassent les morveux qui les assaillent comme des taons s'attaquant à deux bœufs en sueurs. D'une taloche épaisse de boucher charcutier, l'un d'eux envoie valdinguer l'un des gosses de l'autre côté de la rue. Puis il dépose délicatement son postérieur sur le granit abrasé de la bordure du trottoir. L'autre le rejoint. Ils s'épongent avec leurs mouchoirs crasseux. La pauvre femme, en plein soleil, ne mugit, ni ne rugit. Immobile, elle rumine son désespoir. Elle baigne dans sa tristesse comme une reine morte marmonnant des sourates anglicanes et soupire après sa jeunesse à jamais disparue.

Dans les têtes des porteurs, moussent des tonneaux de bière, des brunes, des blondes et des noiraudes. L'un, au crâne lisse comme une boule de billard, tend une pièce à un des morveux pour qu'il aille leur acheter deux canettes au bistrot le plus proche et deux caramels à un sou pour prix de son effort. C'est fait en deux coups de cuiller à pot. Ils boivent en silence. Ils ont descendu la vieille depuis le troisième étage par un escalier en colimaçon. Elle vivait seule dans un appartement trop grand pour elle. Elle y a élevé trois filles et trois garçons, dormi, rêvé, pleuré, ri, mangé, douté, espéré, désespéré, lu (très peu), écouté la radio (beaucoup), ravaudé, tricoté, nourri, torché, taloché, cajolé, bossé, bossé, bossé, chanté aussi, et tout ce qui remplit le temps d'une vie modeste. Quand le vieux a été retrouvé mort sous le pont dormant à la sortie des fortifications, suite à une détresse alcoolique, il lui restait deux enfants à charge. Alors elle s'est battue avec ce qu'il lui restait de forces. Des ménages, du rapiécage à domicile, des extras à l'hôtel restaurant au coin de la rue, d'où elle rapportait les restes des repas, des coups de main à l'épicerie italienne et, ainsi, de débrouilles en arrangements, de bons de pain en bons de charbon, d'opportunités en coups de chances, elle a

rempli son devoir de mère et s'est consacrée ensuite à son rôle de grand-mère. Avec l'âge, la fatigue, l'indigence, des jambes défaillantes gorgées d'eau, son poids à monter sur trois étages, elle n'arrivait plus à assumer les tâches quotidiennes. Marco, son fils aîné a décidé de l'accueillir chez lui. Il habite à quelques rues de là, elle n'y sera pas dépaysée, beaucoup moins que dans un mouiroir à indigents. Elle s'est opposée de toutes ses forces à ce déménagement, a imploré Dieu pour qu'il lui reprenne la vie, a avalé plusieurs boîte d'aspirines, mais en vain. Elle devra renoncer à ce qu'elle a goûté de plus apaisant depuis qu'elle est née, la solitude.

Ayant terminé leurs canettes, les malabars s'impatientent. Marco devait les rejoindre, il n'est toujours pas arrivé. La descente a été une épreuve plus rude que de déménager un piano à queue. L'escalier était si raide qu'ils ont dû s'accrocher à la rampe au risque de l'arracher et de partir en vrille. Alors qu'ils se croyaient tirés d'affaire, juste après le palier du premier étage, le fauteuil leur a échappé des mains. Ils voyaient déjà la vieille s'écraser dans le hall d'entrée, mais par une chance incroyable, le fauteuil a tourné sur lui-même et s'est arrêté, coincé entre la rampe et le mur. Comme il leur était impossible de passer par-dessus, sauf à provoquer une nouvelle cascade, ils ont appelé à l'aide. On est allé chercher l'ébéniste qui possède des cordes pour transporter les meubles. Le dépannage bien que téméraire a réussi. L'incident a occasionné un grand trouble dans la maison, les malabars ont été pris à partie et on a failli en venir aux mains. Un léger sourire narquois a brièvement déridé le visage fermé et laiteux de la vieille.

L'un des porteurs se relève, menace de l'abandonner sur le trottoir; l'autre essaie de le retenir. Ils se sont engagés à la descendre et à la remonter. Marco pourrait prendre prétexte d'un contrat à moitié rempli pour refuser de les payer. Mais le premier veut tout envoyer balader. Un gamin qui passe à proximité échappe de justesse à un coup de pied aux fesses. Soudain, la tête de la vieille dodeline de droite et de gauche avant de s'affaisser vers l'avant et de disparaître dans sa poitrine. Stupeur. Un gosse crie : elle est morte ! Le malabar lui relève la tête, lui tapote les joues, elle murmure quelques mots incompréhensibles. Non, elle n'est pas morte, elle s'est endormie ! Putain, manquait plus que ça ! Son collègue lui répond qu'il est plus simple de transporter quelqu'un dans le cirage qu'un agité du bocal menaçant de se foutre par terre. Et si elle est dans cet état, c'est qu'on a glissé un somnifère dans le verre de vin et de limonade que sa belle-fille lui a servi au déjeuner. A son âge, on ne refuse pas une petite gâterie.

Une 202 à ridelles, une voiture aux yeux de hamster et à bec de pélican, apparaît à l'angle de la rue. On arrive en force. Il y a Marco, son frère cadet André, et une paire de jumeaux, quinze ans chacun, plus de trente à eux deux. L'un des jumeaux est accroché à la portière droite, fesses en dehors, jambes en dedans. La voiture pile au milieu de la marmaille qui s'égaille en tous sens. S'ensuit un échange verbal des plus colorés, les malabars reprochant son retard à Marco et celui-ci, aux premiers, d'assassiner sa mère en la laisser mijoter en plein soleil. Les cris finissent par attirer tout ce que la rue héberge d'être vivants à deux ou quatre pattes. Et même un rat à trois pattes (un piège lui a broyé la patte arrière droite, pour se libérer il a tiré et tiré, a réussi à s'échapper, laissant sur place la



moitié d'un tibia, quelques tarse et un peu moins de métatarses). Tapis sous une plaque d'égout, il observe la scène en se disant que, décidément, les humains sont fous. Un clan ne doit pas s'encombrer de bouches inutiles. C'est le prix de sa survie.

Le soleil ayant calmé les ardeurs guerrières, chacun reprend son souffle. On s'organise. Marco et André grimpent sur le plateau pour récupérer le chargement que les deux malabars et un des jumeaux vont hisser jusqu'à eux. L'autre jumeau est chargé d'éloigner les petits cons de morveux qui, par leur inconscience et leur agitation, ne manqueront pas de se glisser entre les pattes des porteurs ou de grimper sur la voiture au risque de faire échouer l'opération. Trois tentatives sont nécessaires avant de déposer le précieux chargement sur le plateau de la 202. Bien que menacée par deux fois de passer par-dessus bord, elle ne bronche pas. Ses fils s'en chargent. Une avalanche de jurons s'abat sur les porteurs, lesquels répliquent par des rafales de « Putain de ta mère ! » et de « Va te faire foutre ! » éruptées à la vitesse d'une mitrailleuse en chaleur. On pousse la mère au fond du plateau. Les malabars s'asseyent de part et d'autre, le dos en appui contre l'habitacle, bloquant les roues du chariot avec leurs jambes allongées. La voiture démarre au milieu des cris. Un gamin parvient à s'agripper aux ridelles et à se hisser sur le plateau, les autres poursuivent la voiture en poussant des cris d'indiens.

Ils ont moins de deux cents mètres à parcourir. La pente est raide puis elle s'atténue. A droite, une boulangerie, à gauche un restaurant. Encore un bistrot à droite, une fromagerie, une épicerie et une boucherie à gauche de l'autre côté. La 202 s'arrête. Marco apostrophe un grand type maigre qui lui répond par un bras d'honneur. Furieux, il ouvre la portière. Son frère le retient par le bras. Ils sont pressés. Le soleil tape dru, il faut aller vite sinon la vieille va tomber en syncope. Le grand type maigre disparaît à l'angle de la rue. Penché à la portière, Marco s'égosille. Furieux, il démarre plein gaz, les malabars qui s'étaient levés manquent de tomber à la renverse. L'un d'eux bloque le fauteuil avant qu'il ne glisse hors du plateau. L'autre tape sur le panneau arrière de l'habitacle et se penche côté chauffeur. Il crève de soif et il voudrait s'arrêter pour boire un coup. Marco, boudeur, crispé sur le volant, ne lui adresse même pas un regard. Alors, il tape de plus belle sur la tôle qui se gondole. Les jumeaux rigolent. Putain, je le tue ! s'écrie Marco en pressant comme un bœuf sur la pédale de frein. Surpris, le malabar est projeté en avant, il passe au-dessus de l'habitacle, roule sur le pare-brise, puis sur le capot et s'étale sur les pavés. On le relève, le traîne à l'arrière de la voiture, le hisse sur le plateau. Il est à peu près dans le même état que la vieille. Un des jumeaux le rejoint et s'assied en appui contre une ridelle. Ils repartent.

La voiture s'arrête sur une petite place, en face d'une maison de trois étages, à proximité d'une fontaine où croupit un reste d'eau fétide. L'eau est coupée depuis trois semaines. Les bornes fontaines sont à sec. Les gosses s'amuse avec les volants au sommet des bornes : c'est à qui les fera tourner le plus longtemps. Pas une goutte ne vient, pas plus que la pluie. Du bâtiment qui fut un hôtel de ville puis une sous-préfecture, il ne reste qu'une façade au grès décati, garnie d'un balcon pitoyable qui repose par miracle sur des barres en fer rouillées.

De chaque côté de la maison, des pilastres ébréchés couronnés par un chapiteau garni de feuilles d'ananas. De grandes fenêtres aux boiseries vermoulues donnent sur le balcon où s'entassent des cages à lapins, du linge à sécher et une bicyclette de course. Une toile cirée remplace la vitre de l'une des trois grandes portes fenêtres de ce qui fut l'appartement du sous-préfet. Aux étages supérieurs : des garde-corps dont il ne reste que les barres d'appui et quelques anneaux en fer forgé. La porte d'entrée : solide, en chêne, à doubles battants aux grilles ouvragées, fleurs de lys au cœur des ferrures. A côté de la porte, une plaque discrète sur laquelle on peut lire qu'un général y est décédé en 1849. Le couloir d'entrée est large, des moulures endommagées ornent le plafond. Le long du mur, à droite, on a posé des planches pour masquer les trous du plancher rongé par l'humidité. Ce qui fut une cave n'est plus qu'une fosse putride où flottent des objets qui pourrissent lentement. Par ces chaleurs, il s'en dégage une odeur infecte qui ne semble pas incommoder les quelques rats noctambules qu'on peut surprendre à l'aide d'une lampe de poche. Ils vont et viennent dans l'eau saumâtre. Quand on passe sa vie dans les égouts, on n'est pas bégueule. Et pourquoi prendraient-ils la vie du mauvais côté ? Ils ne manquent de rien, car il se trouve toujours des âmes innocentes pour leur lancer des trognons de pain par les soupiraux.

Une trentaine de personnes est rassemblée pour assister au débarquement de la vieille. La descente du plateau agrémentée de quelques coups de gueule se déroule sans accroc. La traversée du couloir est plus indécise. On évite de passer sur les planches. Une chute aux enfers serait catastrophique : la vieille ne sait pas nager. De son passé glorieux, le bâtiment a gardé un escalier monumental aux marches spacieuses qui s'élève en pente douce. Tout cela est vétuste, sale et catarrheux. Mais on y passerait une 2CV sans ses garde-boue. Les déménageurs s'octroient une pause sur un palier intermédiaire. Sous le poids des curieux agglutinés dans le couloir, le plancher plie, mais ne rompt pas.

On accède à l'appartement par deux grandes portes vitrées recouvertes d'une peinture qui fut blanche. On entre directement dans la cuisine, aménagée en lieu et place d'un vestibule qui a vu défiler préfets, généraux, édiles, évêques, bourgeois et commerçants. Elle est éclairée par une ampoule électrique qui diffuse une lumière triste et poussiéreuse sous un abat-jour non moins poussiéreux. Le sol est recouvert d'un vieux linoléum lardé de grandes entailles découvrant un parquet en chêne qui couine dès qu'on se déplace. Des clous rouillés, des punaises, des épingles, des pièces de cinq sous, une foulditude de minuscules débris glissés entre les lames du parquet conservent, à leur manière, la mémoire des lieux. La pièce est suffisamment grande pour accueillir une cuisinière à bois dans laquelle on n'hésite pas à brûler du charbon, une table trop petite pour accueillir toute la tribu, trois chaises et un robuste buffet dans lequel viennent se réfugier chien, chats et poulets jusqu'à ce que les gosses les en chassent pour s'y installer à leur tour et se raconter des histoires de sorcières et de fantômes. Sur un côté, un placard rempli de boustifaille, de l'autre un cagibi où s'entasse du bois de chauffage mais aussi du linge sale, une lessiveuse, des jouets, diverses pièces de vélos et un radiateur de 202. Les murs sont couverts d'une pellicule de suie sous

laquelle reposent un calendrier datant de Mathusalem, quelques cartes postales grisâtres et un crucifix, à l'origine de disputes homériques entre Marco d'un côté, sa femme et sa belle-sœur de l'autre. Les trois adultes composent la trinité autour de laquelle s'ébattent les enfants et les animaux.

On dépose la vieille et son fauteuil dans un coin de la cuisine. On enlève la corde, on lui retire son manteau, son châle et son chapeau. Elle se laisse faire, toute molle, sans rien dire. Sa belle-fille lui souffle dans les oreilles, elle ouvre les yeux, bredouille quelques mots, puis les referme. Elle est ailleurs, loin dans le passé. Son père la tient par la main, ils avancent entre les rayons d'un grand magasin. Des lumières éblouissantes descendent du ciel. Elle n'ose pas lever la tête tellement cela vient de très haut. Il y a trop de monde, elle prend peur, il la soulève, la porte dans ses bras. Elle s'est accrochée à son cou. Elle n'a jamais vu autant de visages si proches, tant d'étalages et de marchandises. Des confiseries de toutes les couleurs s'étendent sur des mètres et des mètres. Des bijoux, des vêtements. Et des appareils. Toutes sortes d'appareils : des lampes, des moulins à café, des cafetières, des fers à repasser, des bouilloires, d'autres dont elle ne connaît pas le nom. Il lui susurre qu'ils vont monter à l'étage, qu'en haut il y a encore beaucoup de belles choses à voir. Il se dirige vers une porte fermée par une grille devant laquelle attendent une demi-douzaine de personnes. Une cage descend et s'arrête. La grille s'ouvre, un homme habillé de noir portant une casquette rouge apparaît. Il se place de côté, des clients sortent de la cage et disparaissent. Ceux qui attendent se précipitent à l'intérieur. Le père suit, mais elle prend peur, elle ne veut pas, elle hurle. L'homme à la casquette s'approche, les pousse à l'intérieur. Elle voit son visage, une gueule de crapaud, et son étrange sourire, un sourire d'enfant. Il referme la porte. Elle tourne la tête. Son père a disparu. Elle est seule. La cage s'élève, mais il n'y a plus de grilles, elle repose sur un nuage, baignée par une douce lumière qui l'aspire vers elle ne sait quelle étoile.

Autour de la table, on joue des coudes. Les verres que l'on remplit de bière et de gnôle se déversent dans les gosiers à un rythme effréné. Des voisins se sont joints aux déménageurs, on discute fort, criant presque. Les femmes rient. Les jumeaux s'efforcent de récupérer quelques gouttes de gnôle par divers stratagèmes. Fuyant le bruit et l'agitation, les animaux se sont réfugiés sur le balcon à l'autre bout de l'appartement. Profitant de l'effervescence ambiante, une gamine s'approche de la vieille lui tire la main droite qui pendouille le long du fauteuil. Pas de réaction. Elle grimpe sur ses genoux. La tête de la grand-mère repose sur sa poitrine. La petite lui parle, lui caresse la joue. Et soudain, elle découvre de yeux grand ouverts et vides. Lui parle encore. Sa mère l'aperçoit, lui ordonne de descendre. Mais elle n'entend pas. Alors, la mère s'approche et, soudain, s'immobilise, pousse un cri. Silence.

*La sacoche*

Elle a passé la nuit accrochée à un clou au-dessus du lit. Elle est en simili cuir bleu avec un liseré blanc et une double boucle pour fermer le sac. Le simili cuir est craquelé sur la partie exposée aux frottements de l'épaule. Ici et là, des taches de terre ou de mortier. Ils sont quatre à dormir dans la chambre. Chaque résident a un lit, une armoire métallique et une chaise à sa disposition. Il y a une petite table poussée contre un mur. Elle est éclairée par une applique. Mais ils l'utilisent peu. Un néon couvert de mouches grillées est fixé au plafond. Il n'y a qu'une seule prise électrique, à côté de la porte d'entrée, d'où ils ont tiré des fils pour alimenter des lampes fixées par une pince à un barreau de lit ou au dos d'une chaise. Le gérant ferme les yeux. La paix sociale dans le foyer mérite bien quelques entorses au règlement. Les douches, la cuisine, les toilettes sont communes.

Dès trois heures du matin, on s'agite dans les chambres. Quand la première vague quitte le foyer, les suivants sont déjà debout. Le premier se lève, les autres suivent. Et il n'y a jamais de retardataires. On n'ouvre pas les fenêtres. Les exhalaisons de la nuit stagnent longtemps encore dans les chambres. Il faut attendre le passage du gérant qui pousse des cris de crapaud en rut quand l'odeur accumulée, aigre et lourde, envahit le bâtiment. Il fait ouvrir toutes les fenêtres. Les ouvriers malades qui n'ont pas pu se rendre au travail se recroquevillent dans leur lit. Le grand vent de la purification souffle sur ces masses de labeur accumulé. Une fois par semaine, le gérant passe de chambre en chambre pulvérisant une poudre blanche désinfectante dont la composition est aussi radicalement délétère pour les morpions que pour les poumons. Mais il y croit et si ce n'était lui, au retour du boulot, chaque résident serait décapé à l'eau oxygénée, de la tête au pied.

Hamid décroche la sacoche bleue, y glisse une gamelle de poivrons et d'aubergines grillés la veille au soir, deux portions de fromage à tartiner, une bouteille remplie d'eau, une petite serviette et une enveloppe. Il enfle sa veste de travail, jette la sacoche sur son épaule, met sa casquette et sort. Le froid le saisit, sec, mordant. Il relève le col de sa veste, rabat sa casquette, enfonce les épaules. Ils sont une demi-douzaine à s'engager sur le chemin qui descend vers la ville. Les semelles des chaussures crissent sur le gravier. Il fait encore nuit. Le ciel étoilé se retire discrètement ; il fera beau et froid. On tousse, on se racle la gorge, quelqu'un éternue, un autre renifle. Hamid sert fort le cordon de sa sacoche. Hamid ne pense à rien, surtout pas au pays. Y penser le rend triste.

Plus bas sur le pont dormant, éclairé par des lampadaires souffreteux, des vélos passent à coups de sonnettes rageuses. Ils s'éloignent en laissant derrière eux d'étranges arabesques. Passés les fortifications, les ouvriers accélèrent le pas, traversent le quartier en direction de la place où les camionnettes viendront les prendre pour les emmener sur les chantiers. Les bistrotts et les épicerie sont

fermés. Les bordels aussi. Un coq chante quelque part dans une des petites rues sombres, derrière la basilique. La boulangerie est ouverte. On achète un pain que la boulangère coupe en deux. Elle garde une moitié qu'on reprendra en revenant du travail. Hamid sort l'enveloppe de la sacoche, la tend à la boulangère. Celle-ci la prend, s'efforce de lire l'adresse écrite d'une main hésitante, l'ouvre, en tire des billets qu'elle compte, vérifie qu'elle contient également un mandat vierge qu'elle remplira et portera à la poste. Le pain rejoint la bouteille d'eau et la gamelle dans la sacoche.

Entre les toitures, le ciel s'illumine lentement. Hamid s'empresse de rattraper ses camarades. La sacoche brinquebale sur son épaule. A chaque balancement, une odeur douce et parfumée de céréales chaudes lui caresse les narines. Parfois, ce sont des arômes de noisette ou de miel. Il salive. Mais où courent-ils tous, pourquoi ne s'arrêtent-ils pas ? Il n'y a rien d'aussi savoureux que de déguster un morceau de pain frais. Bientôt il sera froid. A midi, le nez encombré de poussière, de sable ou de poudre de ciment, le palais sec et irrité, il ne pourra plus profiter de ces douces saveurs. Ce qui aurait dû remplir la bouche de sensations agréables ne sera plus que croûte et mie vite avalées sous l'emprise de la faim. C'est qu'ils le gagnent à la sueur de leur front, leur pain. Il faut donc le cajoler, en prendre le plus grand soin. C'est un don du ciel.

En arrivant sur le chantier, un lycée en construction, ils se rendent au bungalow en tôle qui leur sert de vestiaire, accrochent sacs et vêtements à une des patères fixées aux murs. Certains s'asseyent sur les bancs le long des murs, retirent leurs chaussures et enfilent une paire de bottes couvertes de terre séchée et de mortier durci. D'autres restent figés, perdus dans leurs pensées. Ceux qui ont un bonnet l'enfoncent sur les oreilles. Il y a peu de casques. On se protège du froid et de la pluie comme on peut. Un ouvrier a allumé une cigarette qu'il fume lentement, les yeux mi-clos. Quand la sirène retentit, tout le monde se lève et sort, abandonnant sacs, sacoche et musettes.

La sacoche bleue est accrochée au-dessus de la veste d'Hamid. Dans le bungalow, règne une atmosphère lourde, chargée d'odeurs de transpiration rance, celle de la terre qui recouvre le plancher, froide comme les tôles. Il y gèle souvent en hiver. On y étouffe en été. Pendant le travail, les heures s'y écoulent dans une sorte d'abandon triste. Il arrive parfois qu'un ouvrier blessé y viennent chercher un mouchoir qu'il va nouer autour d'un doigt ensanglanté, qu'un autre, en sueur, y rapporte sa veste ou son pull en laine ou vienne y chercher un papier qu'il doit remettre au chef d'équipe. Parfois une mouche ou un papillon volant d'une patère à l'autre vient se poser subrepticement sur les vestes, les chandails ou les sacs. En été, ce sera une guêpe qui s'acharne contre une vitre jusqu'à en tomber d'épuisement ou des fourmis qui se glissent entre les lattes disjointes du plancher à la recherche de miettes de pain. Il faut vraiment que le temps soit à l'agonie pour que les ouvriers viennent s'y abriter. Lorsque la grêle cogne contre les tôles, on se croirait pris sous une pluie de boulons qui va pulvériser le bungalow. Mais, en général, il y règne un silence étrange. Chaque patère supporte le poids d'une vie singulière, une vie de labeur, de sacrifices, une vie qui ne fait pas de bruit.

A midi, la sirène retentit de nouveau. Peu après, les premiers ouvriers arrivent, se lavent les mains dans un méchant tonneau rempli d'eau de pluie, puis pénètrent dans le bungalow pour y récupérer leurs sacs et leurs casse-croûtes. Quand il pleut, on déjeune à l'intérieur, assis sur les bancs, en silence, le regard fixe, s'efforçant d'oublier le froid, l'humidité, la fatigue. Mais quand il fait beau, on court vite prendre son sac ou sa musette et on va s'installer au soleil, sur un coin d'herbe, à proximité des silos à ciment, des réservoirs d'eau ou des amoncellements de coffrages. On se regroupe à trois ou quatre, on échange quelques banalités sur le travail en cours, on mastique en silence. On sourit, on plaisante parfois. Hamid est installé un peu à l'écart des autres, sur un terre-plein. Il est étendu sur le dos, le visage tourné vers le soleil, assoiffé de chaleur, la sacoche bleue à portée de main. Il se redresse, ouvre la sacoche, en sort la gamelle et la bouteille d'eau. Il déballe le pain en prenant soin de ne pas déchirer le papier dans lequel il est enveloppé. A l'aide d'un opinel qu'il garde en permanence dans une poche de son pantalon, il le coupe par le milieu pour y déposer des morceaux d'aubergine et de poivron grillés. Il mange lentement, dégustant chaque bouchée, laissant vagabonder ses pensées. Ici et là, des bâtiments sortent de terre. Internat, administration, salles de cours, gymnase, ateliers, restaurant. C'est une énorme cité scolaire qui s'élève progressivement. Hamid pense aux milliers d'élèves, aux professeurs, aux agents, aux ouvriers d'entretien, à tous ceux qui y travailleront pendant des dizaines d'années, des siècles peut-être. Un jour, il l'espère, ses propres enfants viendront y apprendre un métier, un vrai métier, fraiseur, électricien, dessinateur, comptable, secrétaire. Un pays a besoin d'ouvriers qualifiés, de techniciens, de médecins, d'ingénieurs, d'enseignants. C'est aussi pour cela qu'il envoie de l'argent à sa femme, pour qu'elle élève leurs deux enfants en attendant qu'ils puissent le rejoindre. Ici, ils pourront se former et, quand ils seront grands, quand il aura gagné assez d'argent pour monter une petite affaire au pays, ils y retourneront tous ensemble. Il s'est assoupi. Un ouvrier vient le tirer de sa rêverie, il est temps se remettre au travail. La sacoche retourne sur la patère. Le bungalow retombe dans sa torpeur.

L'après-midi s'étire. Il ne se passe rien ou si peu. Les musettes et les saches somnolent tandis qu'à l'extérieur les bruits des camions, des bétonneuses, des marteaux et des truelles ne faiblissent pas. Le soir tombe, des projecteurs s'allument, des lampes puissantes jettent une lumière jaunâtre qui pénètre à l'intérieur du bungalow et, soudain, une alarme retentit. Puis, c'est le silence, un silence assourdissant. On entend des crissements sur le gravier, des pas. On court, on s'interpelle. On klaxonne. A nouveau le silence. Soudain, un ouvrier entre précipitamment dans le bungalow, se dirige vers la patère de Hamid, prend sa veste et repart en courant. La sacoche bleue reste, orpheline. Peu après, les ouvriers reviennent graves et troublés. Ils n'échangent pas un mot. Ils s'habillent lentement, prennent leurs sacs ou leurs musettes, repartent. Deux paires de bottes, un lacet cassé, une bouteille vide, un sac en papier traînent sous les bancs. Accrochés aux patères, une écharpe verte, une casquette Ricard, une ceinture de coffreur sans outils, sans clous, un tendeur, un morceau de corde et la sacoche d'Hamid.

Le lendemain, après que les ouvriers sont retournés au travail, le chef de chantier entre dans le bungalow en compagnie d'un homme au visage maigre et sombre. Ils décrochent la sacoche bleue, l'ouvrent, la vident, ne trouve pas ce qu'ils sont venus chercher, l'emportent tout de même. La porte du bungalow se referme, le silence revient. Le lendemain des casques de chantier sont distribués à tous les ouvriers.



*L'ébéniste*

L'ébéniste est un petit homme d'un âge vénérable, portant une casquette en laine visée sur la tête depuis une éternité. Personne ne se souvient avoir vu ses cheveux, s'il lui en reste, ou même la peau de son crâne. Il a des lunettes aux verres épais, à la monture en fer. Il va le buste serré dans une blouse grise tenue à la taille par une ceinture en cuir, d'un pas légèrement sautillant, de la maison où il habite jusqu'à son atelier qui se trouve à l'autre bout de la rue. On le respecte. Il n'y a pas meilleur ébéniste dans toute la ville. Les clients viennent de loin lui confier des meubles qu'il remet en état avec un art inimitable. C'est un génie de la varlope, des gouges et des ciseaux à bois. Contrairement au menuisier dont l'atelier se trouve un peu plus loin, dans un renfoncement entre deux immeubles, il n'a ni ouvrier, ni apprenti. Jeune, il n'avait pas la patience pour s'occuper d'un apprenti. Vieux, il n'en a plus la force. Il travaille seul et passe des journées entières dans son atelier, parfois sans déjeuner (sa femme a renoncé depuis longtemps à lui apporter à manger), en tournant ostensiblement le dos à ceux qui viennent le voir.

Le bois est son unique passion, elle a fini par supplanter toute autre forme d'affection. Il ne fume pas, s'accorde un verre de vin le soir, au repas, et se couche en toutes saisons, par tous les temps, à vingt et une heures, même en été par les soirées torrides où les gens traînent dans les rues jusqu'à minuit passé, braillant, chantant et s'interpellant d'une fenêtre à l'autre sans respect aucun pour les quelques malheureux ou malheureuses qui, épuisés par une journée de travail, cherchent en vain le sommeil. En pleine nuit, ce sont les piliers de bistrot chassés par les cafetiers qui crient leur misère avant de s'écrouler à l'angle d'une rue. Parfois, ils s'entêtent à forcer la porte d'un domicile qui n'est pas le leur. Plus discrets, les couples qui sont allés fricoter dans les fossés des fortifications, s'attardent dans les impasses, sous les porches, parfois dans les couloirs. Les bruits des baisers effleurent à peine la nuit. Mais il arrive que certains s'accordent une dernière friandise avant de se quitter et s'est toute une cage d'escalier qui vibre aux gémissements des amants. Et quand, enfin, le calme semble revenu, ce sont les boulangers qui lancent leurs pétrins mécaniques dont les vibrations se propagent bien au-delà des fournils.

Il y a quelques années, le menuisier a ouvert un magasin de meubles à proximité de l'atelier de l'ébéniste. Les meubles sont fabriqués dans une usine et livrés démontés. Le menuisier se contente de les assembler, de les exposer, de les vendre et d'aller les installer chez les clients. Ils sont en formica. Les tables ont des pieds en aluminium ou en acier chromé. Elles arborent des couleurs modernes qui enthousiasment les ménagères. Dès qu'une famille possède un peu d'argent, elle s'empresse de se débarrasser de son vieux buffet en sapin ou de sa table en chêne pour s'équiper de neuf. L'activité de l'ébéniste s'est effondrée, il n'adresse plus la parole au menuisier qui s'en soucie comme d'une guigne, trop occupé à ouvrir un nouveau magasin dans les faubourgs. La vie s'est compliquée.



L'ébéniste a élevé trois enfants. Dès que l'aîné fut en âge, on l'envoya en apprentissage chez un électricien, car tout ce qui touchait à l'électricité était porteur d'avenir. La mère trouva quelques heures de travail comme vendeuse chez un maroquinier. C'était peu, mais assez pour garder la tête hors de l'eau. L'ébéniste ne décolérait pas. Si le menuisier marchait sur ses plates-bandes, il irait, lui, sur les siennes et c'est ainsi qu'il s'en fut quérir des travaux de bâtiments, portes, fenêtres, escaliers, plancher. Pose, rénovation, construction. Cela prit un peu de temps mais finit par compenser les pertes occasionnées par l'irruption des nouveaux mobiliers. Les années passant, il a retrouvé suffisamment d'activité pour rester dans son atelier y fabriquer des meubles, des vrais.

Désormais, l'aîné de la famille travaille comme électricien dans les services techniques de la ville. La cadette est secrétaire dans un garage automobile. Le plus jeune est apprenti fraiseur dans une entreprise de construction mécanique. Il vit encore chez ses parents, les deux autres sont mariés. Aucun des garçons ne reprendra l'affaire. Le père en a fait son deuil. Et c'est mieux ainsi. Des heures de travail pour un revenu minable. Il faut être très bon et très cher ou rien. Il possède une Renault 4 CV de couleur noire sur laquelle il a installé une galerie. Pour transporter des planches ou des meubles, il y accroche une remorque. Le dimanche est son jour de repos, mais en général, pendant que sa femme est à la messe, il est dans son atelier. Un prétexte pour ne pas se rendre à l'église. Elle a insisté pour qu'il fixe un crucifix au-dessus de la porte d'entrée de l'atelier avec un brin de buis béni le jour des Rameaux. Il n'y a pas mieux pour se protéger des incendies et des accidents.

La famille quitte rarement le quartier. Uniquement pour aller à quelques fêtes religieuses en Alsace. Il y va à reculons. Les célébrations religieuses s'éternisent, parfois il pique du nez. Elle le réveille d'un coup de coude dans les côtes. A midi, tout le monde se retrouve au restaurant. La nourriture y est abondante et le vin coule à flot. Il s'y abandonne avec volupté. Tous ces sacrifices à longueur d'années valent bien une petite entorse surtout quand il s'agit du salut de son âme. L'après-midi, tandis que sa femme retourne à l'église, il va se reposer sur un banc ou s'allonger dans l'herbe. Car tous ces hauts lieux de recueillement et de piété se trouvent à la campagne, à la montagne ou dans des reculées. Il y règne une grande sérénité, une douceur introuvable en ville, encore moins dans le quartier où la promiscuité entraîne des désagréments, des pollutions et, trop souvent, des querelles qui enveniment les relations entre voisins. Une gifle un peu trop appuyée à un gamin qui lui avait volé des tasseaux de bois lui avait coûté des insultes et des menaces au point qu'il avait envisagé de déménager.

Un matin, il ouvre la porte qui donne sur la rue et, aveuglé par la lumière, il cherche son équilibre, se tient au chambranle pour retrouver le sens de l'orientation. Il retire ses lunettes, se frotte les yeux puis les remet. Le ciel est dégagé, le soleil illumine les toits, la luminosité est vive mais pas exceptionnelle. Il baisse la tête et gagne son atelier. Le lendemain, en fin de matinée, une personne se présente à l'entrée de l'atelier. Elle se tient sur le seuil, en contre-jour, il n'arrive pas à distinguer son visage. Il se place de côté et reconnaît un livreur qui lui apporte des vernis. Après le repas, il se sent fatigué. C'est à peine s'il

feuillette son journal. La sieste dure plus que d'habitude et il peine à retourner à l'atelier. En fin d'après-midi, gênée par une faiblesse visuelle inhabituelle, il interrompt un travail à la toupie après avoir manqué la taille d'une moulure. Il rentre plus tôt que d'habitude. Sa femme s'en étonne, il répond par un grognement. Pendant le repas, elle revient à la charge, l'invite à prendre un peu de repos. Il n'a plus vingt ans, même plus soixante, il serait temps qu'il pense un peu à lui-même. Mais il s'énerve. Il se sent en forme, il n'y a aucune raison pour qu'il arrête. Elle ne se souvient pas l'avoir vu se mettre dans cet état. Peut-être quand leur aîné adolescent accumulait bêtise sur bêtise et qu'il menaçait de l'envoyer dans un internat. Elle lui demande de se calmer. Il se renfrogne. Elle n'insiste pas. Il quitte la table sans boire son verre de vin.

Les symptômes s'atténuent pendant quelques jours. Ce n'est que de la fatigue, pense-t-il. Inutile de s'alarmer. Mais, subrepticement, au moment où il s'apprête à tracer une découpe en s'aidant d'une réglette de précision, il ne parvient pas à fixer les traits, pas plus les demis que les millimètres. Ceux-ci flottent sur une mince pellicule d'air chaud et se dérobent à toute mesure. Il retire ses lunettes, les nettoie. En vain, les traits sont toujours aussi instables. Qu'importe, il va se fier à son instinct et il trace sans tenir compte des mesures sur la réglette. Depuis plus de cinquante ans, il mesure, trace, découpe. Les distances, il les a aux bouts des doigts. Il explore le bois avec la paume des mains. Il se forme une image dans sa tête et c'est le toucher qui la dessine. Oui, il pourrait s'affranchir de la vue. C'est comme le boulanger qui pétrit la pâte avec ses mains. Consistance, humidité, plasticité, tout passe par les mains. Persuadé de pouvoir s'affranchir de ces chicaneries millimétriques, l'ébéniste poursuit son travail comme si de rien n'était. Il y retrouve de l'entrain, une ardeur inattendue et sans doute excessive. Comme s'il avait bu, lui qui ne boit que de l'eau quand il est à son travail. De retour à la maison, il parle d'embaucher un ouvrier, d'acheter une scie circulaire équipée d'un nouveau système de protection, de trouver un atelier plus grand, plus adapté à de nouvelles productions et, pourquoi pas, de louer un magasin pour y vendre du mobilier. Sa femme prend peur. Elle l'écoute en silence, évite de le contrarier. Pendant le repas, il renverse son verre. Il ne l'a pas vu. Son œil droit ne l'a pas vu. Un halo blanchâtre limite son champ de vision. Elle éponge en silence le vin répandu sur la nappe. Il ne pipe mot. Elle observe ses gestes, essaie de deviner ce qui se passe dans cette tête fébrile. Pourquoi tu me regardes comme ça ? Ce n'est pas un drame de renverser un verre, ça arrive à tout le monde. Elle répond qu'il devrait aller consulter son ophtalmo, qu'il y a longtemps qu'il n'a pas changé de lunettes. Mais il ne veut rien entendre. C'est elle qui a des problèmes, pas lui. Elle se tait. On ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif. Arrivera le moment où il ne pourra plus travailler. Alors, par la force des choses, il devra consulter.

Le temps passe et tout semble se dérouler sans accroc, comme avant. Elle remarque de petites défaillances, des mouvements moins assurés, le courrier qui s'entasse. Elle s'interroge sur ce qu'il fabrique dans l'atelier, à quoi il occupe son temps. Elle prend conscience qu'elle n'y a pas mis les pieds depuis des années, que c'est devenu un lieu tabou, un domaine privé qui lui est étranger. Elle n'ose

pas braver l'interdiction, elle sait qu'il le prendrait mal et n'a aucune envie d'envenimer la situation. Un soir, en allant se coucher, elle découvre des photos étalées au pied du lit, d'anciennes photos prises dans l'atelier sur lesquelles on le voit taillant une mortaise au ciseau à bois ou bien debout à côté de la scie à ruban qu'il vient d'acquérir ou, encore, le dos appuyé contre une énorme armoire feignant de la porter, souriant et heureux. Il s'est endormi, il a gardé une photo dans ses mains. Celle de leur mariage. Le lendemain, voulant broder un napperon en dentelle, elle cherche sa loupe à broderie mais ne la trouve pas.

Et puis, un matin, la boulangère l'interpelle. Son mari voudrait lui parler. Il la reçoit dans un petit salon attendant au magasin. Une porte mène au fournil. Quand elle s'ouvre, des odeurs de pain frais et de croissants chauds arrivent par bouffées. Le boulanger est inquiet. Il y a plus d'un mois, il a passé commande d'une étagère à l'ébéniste et, depuis, aucune nouvelle. D'ordinaire, ce sont des travaux qu'il exécute en moins d'une semaine. Le boulanger s'est rendu à l'atelier, la porte était fermée à clé. Il a cogné, mais personne n'est venu ouvrir. D'ailleurs, depuis quelques temps, la porte reste close toute la journée. Il a vu un client s'en retourner bredouille. Elle sent les larmes lui monter aux yeux. Il voit son émoi et l'invite à s'asseoir, lui apporte un café. Oui, elle a constaté qu'il a des troubles de la vision, mais il refuse de le reconnaître et ne veut pas consulter de médecin. Parfois, il est agressif. Elle ne sait plus que faire. La boulangère lui conseille d'en parler à leur fils aîné, il parviendra peut-être à faire entendre raison à son père. Il est sans doute temps que celui-ci songe à sa retraite. C'est toujours délicat pour un artisan qui a travaillé toute sa vie de mettre un terme à son activité professionnelle. Tous ont en tête la fin du charbonnier. Un colosse toujours vêtu d'un tablier de cuir, d'un gilet et d'un bonnet en laine. Il attendait les clients à l'entrée de la cave où s'entassaient les combustibles qu'il livrait dans une charrette à bras (boulets de charbons, briquettes, bûches, fagots, bouteilles de gaz). Avec le développement des poêles à mazout, il avait perdu les deux tiers de ses clients. Il avait l'âge de s'arrêter, mais qu'aurait-il fait de ses journées ? Un matin, on l'a retrouvé pendu à un crochet.

Le boulanger lui suggère d'appeler son fils. Elle téléphone rarement et toujours depuis le bureau de poste. Emue et catastrophée, elle est perdue. La boulangère vient à son secours, appelle les services techniques de la ville, s'égarent de bureaux en services. Elles parviennent à joindre une secrétaire qui transmettra le message. Il rappelle en début d'après-midi et promet de passer après le travail. L'attente est longue, d'autant plus que l'ébéniste n'est pas rentré à midi. Un voisin l'a entraperçu depuis sa fenêtre. Il s'activait à fabriquer un meuble hors de son champ de vision. Finalement, le fils arrive sur son cyclomoteur, une Motobécane bleue, flambant neuve, avec son réservoir chromé et des sacoches en cuir noir à l'arrière. Il s'arrête devant l'atelier, descend de la mobylette et la bloque sur sa béquille. Sa mère, la boulangère, des gosses, des voisins le rejoignent. Ils s'approchent de la porte vitrée. Il fait sombre à l'intérieur, rien ne bouge. La porte est fermée à clé. Le fils frappe. Aucune réaction. Alors, d'un coup d'épaule, il fait sauter le verrou. Ils se précipitent à l'intérieur. On distingue vaguement les machines, les planches posées sur des

équerres fixées aux murs, des meubles, puis une forme humaine assise sur une chaise, à côté d'une boîte posée sur des tréteaux. Une main avisée tourne un interrupteur, la lumière jaillit. L'ébéniste est prostré sur une chaise. Son crâne chauve, orphelin de la casquette inamovible, forme une calotte blanchâtre autour de laquelle s'accrochent quelques touffes de cheveux blancs. Sur ses genoux, il a posé le crucifix qui était fixé au-dessus de la porte d'entrée. Il semble hébété, perdu. Son fils s'approche, se penche. Le vieil homme relève la tête, le reconnaît et dit : il fallait que je le termine avant que la nuit arrive. Il faut fixer le crucifix. Et il le lui tend. Surpris, le fils se redresse et découvre le cercueil installé sur des tréteaux. Il pose le crucifix sur le couvercle. Son père ne s'est pas contenté de découper et clouer des planches, il les a décorées en y sculptant des branches de gui avec leurs fruits ainsi que des feuilles de chênes. Sa femme et une voisine l'aident à se relever en le prenant sous les aisselles et l'entraînent hors de l'atelier. Il se laisse faire. Pendant ce temps le fils et un voisin examinent le cercueil. Ils soulèvent le couvercle. A l'intérieur, la casquette. Au moins, dit le premier, il n'a pas perdu son temps. Plus perspicace, le voisin s'étonne ; il y a quelque chose qui cloche : il est trop petit ce cercueil.